

# POLYCEPHALY IN D

## Michael Robinson

Franz Michael Robinson est un cinéaste américain qui se concentre sur le mode expérimental et plus particulièrement sur le collage. En combinant humour et obscurité, ses films sont une expérience d'information extradiégétique, utilisant des stimuli visuels et auditifs. Dans *Polycephaly in D*, il aborde le sujet du traumatisme et nous entraîne dans une puissante expérience de liminalité.

JUDY CHELVAN

Qu'est-ce qui vous a amené à faire ce film ?

J'ai commencé à travailler sur ce projet en 2018. Je ne faisais que m'amuser avec le matériel ; je n'avais pas de plan ou d'agenda précis en le faisant. Je travaillais sur le sentiment du passé rattrapant le présent, conduisant à une sorte d'aplatissement du temps. Puis la pandémie est arrivée, et elle a ajouté ce poids émotionnel aux choses ; c'est à ce moment-là que le film a vraiment commencé à prendre forme. Cela m'a fait penser au passé, au présent et à l'avenir : à la direction que nous prenons. En fin de compte, je voulais capturer cette dérive existentielle que nous traversons tous.

Pourquoi le titre *Polycephaly in D*? Cela ressemble presque à un mouvement musical.

Je n'ai pas commencé à faire ce film avec un titre en tête ; c'est arrivé à un moment donné. La polycéphalie est le fait d'avoir plusieurs têtes ; avec la pandémie en cours, j'ai l'impression que la plupart des gens ont dû se faire pousser une autre tête, donc cela semblait approprié. Alors le « D » représente bien la note musicale « ré ». Je l'ai choisi parce que c'est une clé majeure, qui donne un sentiment triomphant et heureux. Je voulais ajouter cette idée d'espoir et de régénération au titre. Mes films peuvent parfois sembler assez sombres, et bien qu'il y ait un équilibre entre la noirceur et l'humour, je voulais aussi ajouter de l'espoir à l'expérience, l'espoir que les choses s'amélioreront dans les années à venir.

En parlant de musique, le choix de la musique dans le film a-t-il joué un rôle important pour vous ?

La musique est très importante pour moi. Il y a quelque chose dans la façon dont la musique et les images s'associent qui les fait si bien fonctionner ensemble et ajoute de la fluidité. J'ai décidé d'utiliser des chansons connues ; j'ai senti qu'en utilisant des morceaux reconnaissables, je serais capable de faire ressortir différentes connotations chez différentes personnes. Une chanson pourrait avoir un sens différent pour chacun, permettant ainsi des interprétations variées. La musique contribue également à la qualité cinématographique du film. Par exemple, j'ai utilisé la musique de l'opéra *Salomé* pour la scène de

la piscine, en relation au thème de la décapitation, contrastant avec le concept de polycéphalie.

Selon vous, qu'est-ce qui peut être exprimé à travers le film expérimental qui ne peut être exprimé à travers d'autres modes tels que la narration ?

Je retrouve une certaine liberté dans le mode expérimental, celle de ne pas raconter une histoire claire. Je suis plus intéressé par la création d'une expérience que par quelque chose de linéaire et concis. Il est intéressant de noter que l'expérimental peut exister à la fois dans la fiction et la non-fiction ; il n'y a pas de règles à suivre. Cela me permet d'imprégner mes films de beaucoup de mes propres questionnements.

Qu'est-ce qui vous attire dans le film de collage en tant que médium artistique ?

Je fais des films de collage depuis 20 ans, depuis l'école de cinéma. J'ai d'abord commencé avec des found footage de mon grand-père, donc j'ai un lien personnel avec le film de collage. Ce que j'aime dans cette forme, c'est l'opportunité qu'elle donne de signifier un sens secondaire. Je suis attiré par le sens étrange créé par des parties qui ne sont pas censées aller ensemble ; cela offre un aspect abstrait satisfaisant et un certain niveau de transparence. Le collage vous amène également à réfléchir à la construction du film, à la forme elle-même et non seulement au contenu. C'est presque quelque chose sur le point de s'effondrer, une superposition de sens.

Quelles sont vos influences artistiques et quelles sont certaines œuvres dont vous vous inspirez ?

Je m'inspire beaucoup des clips des années 90, ainsi que des œuvres de cinéastes comme David Lynch. Je n'avais aucune connaissance préalable du cinéma expérimental avant d'entrer en école de cinéma. J'y ai découvert les œuvres de gens comme Kenneth Anger et Maya Deren, qui m'ont beaucoup inspirées. Récemment, j'ai rencontré beaucoup d'œuvres narratives indépendantes ; j'aime leur liberté de repousser les limites de ce que peut être un récit. L'installation « Apex » d'Arthur Jafa en fait partie. La densité du collage est quelque chose qui m'a rappelé le mélange du familier et de l'inconnu auquel je reviens souvent dans mes films.

Tout au long du film, nous suivons une conversation entre deux personnes. Qui sont ces gens ?

Cela pourrait se passer entre deux personnages liés par un événement traumatisant, mais j'aime plutôt le voir comme une personne parlant à une autre version d'elle-même, à son moi précédent. On revient à l'idée de multiples personnalités et de plusieurs têtes, à la polycéphalie.

Il y a pas mal de singes dans votre film, de King Kong à la poupée/caméra singe. Que représentent-ils ? Y a-t-il un thème que vous essayez de transmettre à travers eux ?

D'abord, pour King Kong, il est déjà un symbole, au-delà de mon film. Il est un symbole dans les films King Kong, et les films eux-mêmes sont devenus des symboles. J'ai choisi la scène de la mort de King Kong pour, encore une fois, représenter une forme d'effondrement. Il est cet être immense et puissant, mais il est abattu et tombe vers sa mort du haut de l'Empire State Building. Cela s'inscrit donc dans le thème de l'effondrement en général, mais aussi de l'effondrement de notre société. Les autres singes représentent la vie collective ; avec l'introduction de l'objet étranger [la poupée], ils sont tristes et essaient de comprendre ce qui se passe. Le sens est transmis et ils essaient de comprendre comment procéder.

Décririez-vous votre film comme une œuvre d'art liminale ?

Je n'y pensais pas explicitement de cette façon en faisant le film, mais il exprime en effet le sentiment que la culture est en chute libre. C'est une représentation de nous mêmes qui faisons une introspection et ne savons pas où nous en sommes et où nous allons. Cependant, tous les décombres, la destruction et le chagrin indiquent un potentiel de guérison. En ce sens, oui, je dirais que l'idée de liminalité est définitivement présente.

JUDY CHELVAN

À lire également dans une version plus longue sur le blog mediapart :

<https://blogs.mediapart.fr/cinema-du-reel-0>

SÉANCES

18/03–18H10–C1